

Dr. SOUAD M. AL-SABAH

Poésie et prose... pour toi seul

POÈMES

Traduit de l'arabe par
Madjid Bekkouche



ERICKBONNIER



Maquette : Ahmed Saïdi

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour la version française.

© Éditions Erick Bonnier, 2023

ISBN : 9782367602943

Poésie et prose...
pour toi seul



Poésie et prose... pour toi seul

Dr. SOUAD M. AL-SABAH

Traduction de l'arabe par Madjid Bekkouche



ERICKBONNIER



Dans mes nouvelles
Rien d'important, à part toi,
Car tu es la plus douce de mes nouvelles.
Rien n'importe, à part toi.
Le monde entier, à part toi, est atomes de poussière.

Souad



Ô homme qui se balade entre mes cellules
Tel le Destin.

Souad



Je n'ai plus de lieu
Après que tu eus colonisé tous les lieux.
Je n'ai plus d'époque
Après que tu eus confisqué toutes les époques.

Souad



Introduction

J'essaye de m'agripper au carrosse du mariage

Mais le cocher me tape sur les doigts.

J'essaye de m'accrocher aux cordes des mots

Mais elles m'échappent des mains.

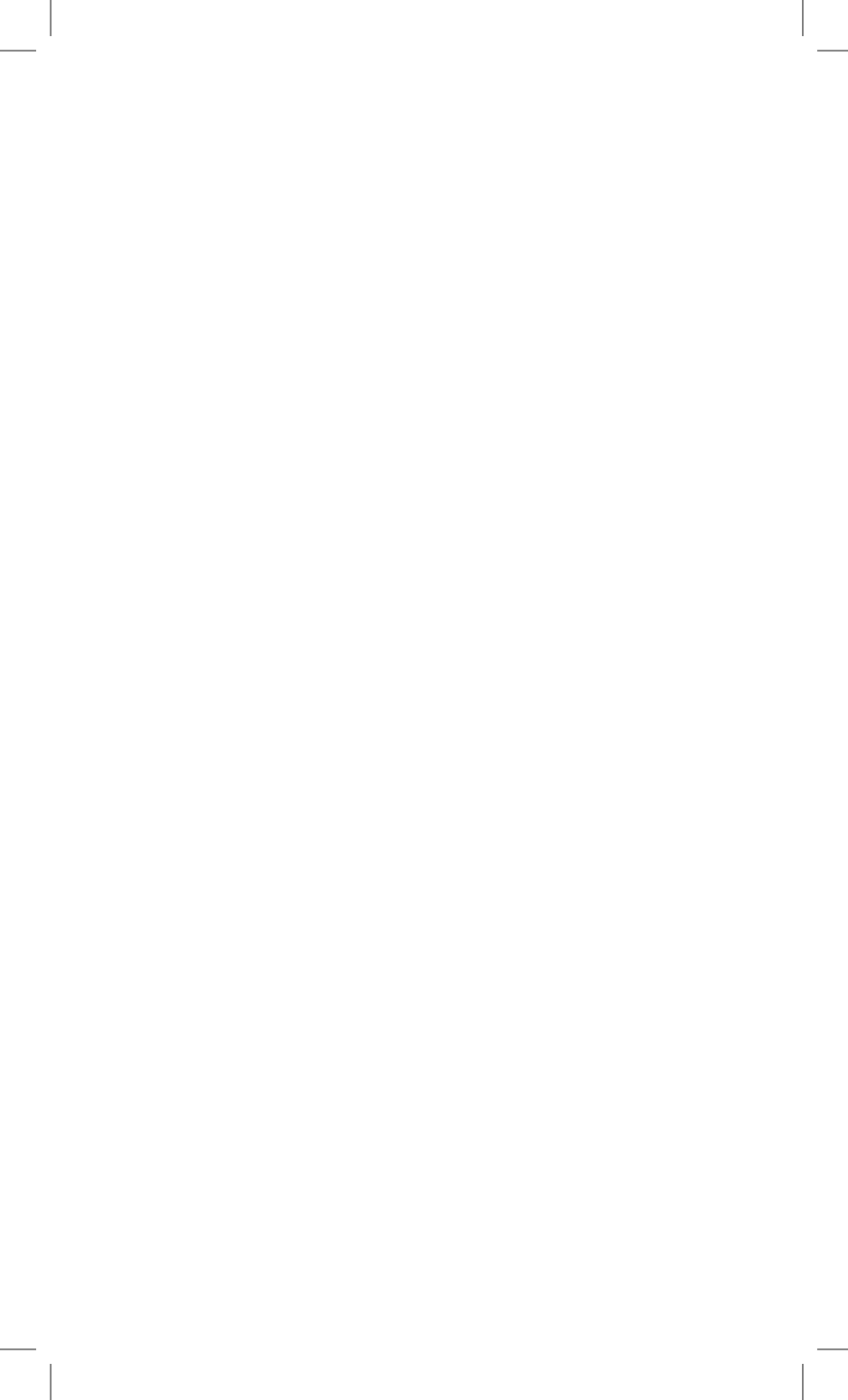
J'essaye de revivre ta belle époque,

Brodée de soleil et d'éveil, mais la pluie m'assaille

Et me frappe la tempête.

Ce sont les mots de l'angoisse, du stress et de la triste époque,

J'espère que tu aimeras ma tristesse.



*Poésie et prose...
pour toi seul.*



Ô toi mon havre que je reste à attendre pendant des jours
Je quitte Londres après une longue attente.
Après quelques jours, je quitte Bear Palace¹
Qui était mon paradis et ma prison à la fois,
Mon paradis, car son bureau, son salon et ses chambres
Renferment mes plus beaux souvenirs,
Et ma prison
Car je suis, durant ton absence, assiégée
Par la Sainte Trinité : toi, tes enfants et mes souvenirs,
Je n'ai jamais été seule à la maison
Et la surveillance n'a jamais cessé jour et nuit.
Tes yeux sont dessinés sur la porte et ton sourire se profile
Derrière les rideaux
Et ta voix résonne dans les coins de la maison :
Je t'aime.

¹*Notre maison dans la campagne britannique*

Rêve Shopping

Je t'accroche, comme une boucle d'émeraude, à mon oreille
Et m'engouffre, ainsi, dans les rues populeuses de Londres
Et m'en remets à Dieu.

Je te cache comme une nouvelle étoffe
Dans le sac des courses

Et sautille avec toi comme un enfant
Sur les escalators

Et m'accroche à ton bras
Comme un noyé, à l'heure de pointe
Je m'adosse sur tes avant-bras.

Je te porte comme un bracelet d'or à mes poignets
Et fréquente avec toi les espaces implantés
Entre Regent Street et Knightsbridge,
Me moquant de la pluie,
Me moquant des gens
Et je me penche sur l'amour

Je vais avec toi
Aux confins du monde.
Je prends congé
De l'histoire des Arabes.

Trop froide, sans toi, est la maison

au cinquante-sixième anniversaire de notre mariage (18 septembre)

Je suis dans un état d'amour, ô mon amour
Il est merveilleux que la femme trouve à ses côtés
Qui appeler mon amour
Il est surprenant que la femme ouvre ses yeux à l'aube
Pour se retrouver dans une mer de musc.

Mon amour,
Trop froide, sans toi, est la maison
Trop froide, sans toi, est la vie
Moi, si je ne me recroqueville pas sous ton siège
Aucun endroit ne peut me réchauffer.

Ô mon amour,
toi qui m'as composée par les chansons,
Les rubis et les chrysanthèmes,
Ô toi qui as mouillé mes herbes d'une pluie de tendresse,
Ô toi qui m'as menée au port salulaire,
Tu ne sais pas ce que signifie
qu'une femme apeurée puisse sentir
Qu'elle a atteint le port salulaire !

Une femme dans le goulot de la bouteille

Je suis lasse des redites en amour
Inventons, ô mon amour, de nouvelles paroles.
Je n'aime plus séjourner dans les cités de sel.
Découvrons, ô mon amour, un endroit lointain
Je veux partir vers le thym des vallées.
Je veux me libérer de tout
Et de n'importe quoi.
Je veux aller à la fin de la chanson.

Je suis encore suspendue, ô mon amour,
Dans le goulot de la bouteille.
Ma poésie, ma prose et les spots de ma pensée,
Tous passent par le goulot de la bouteille.
Comment donc t'aimer à l'ombre de ce long siège ?
Une épée fixe la date de mon entrée
Et une épée fixe la date de ma sortie.

Les saisons défilent devant moi
Et je ne me souviens pas des noms de toutes les saisons ;
Ni le mois d'avril ne frappe à ma porte
Ni le nuage de septembre n'abreuve mes champs.

J'ai longtemps patienté.
Si seulement j'avais la patience des palmiers-dattiers.
Des milliers d'horreurs choquent mes yeux
Et je continue de rêver de la beauté de toute chose.

Je veux me libérer de toute chose et de n'importe quoi.
Fixe donc le temps du départ et l'heure du départ
Et prends-moi dans tes bras puissants, prends-moi
Vers l'époque de la poésie et de l'impossible.

Je suis lasse du dialogue des miroirs.
Je suis lasse de mon séjour, jour et nuit, dans la maison des jouets.
Je veux recouvrer le droit au cri,
Le droit au défi,
Le droit à la colère.
Je veux une place sur terre,
Où les poèmes poussent comme les plants de raisins.
Mon Cœur s'est rigidifié et je suis devenue un femme en bois.
Mon esprit s'est durci et je n'imagine pas mon esprit être du bois.
Je veux de l'air pur.
Une pensée pure.
Et la liberté du vent entre les champs de roseaux.

Je déteste détourner mon visage
Et la couleur de mes yeux.
Je déteste la suffisance de toutes les esclaves.
Je déteste la nourriture des prisons.
Je déteste la tribu
Lorsque la tribu
Est contre la féminité et le jasmin.
Je déteste les males de la tribu
Quand ils disent de belles paroles
Pour me manger !

Je déteste les fables dévorant ma chair.
Je déteste le lait qu'ils m'ont fait téter.

J'ai bafoué l'autorité des morts,
Transgressé tous les testaments qu'ils m'ont appris.
Je me suis dressée seule devant les tempêtes
Et je n'ai pris comme ami sur terre
Que ma folie.

Mène-moi vers l'anarchie et l'enfance

Mène-moi vers ma féminité,
Mène-moi vers ma vérité,
Mène-moi vers ce qui est au-delà du temps et des jours,
Mène-moi vers ce qui est au-delà des aveux et de la parole,
Car je veux dormir.

Que c'est bien d'habiter avec toi
Aux frontières de la lumière et des nuages
Ou sous les paupières d'un mot
Ou les deux battants d'un livre.

Que c'est bien de fuir à l'aube avec toi
Sans pensée, sans crainte
Et sans regret.

Si seulement je résidais dans ta poitrine
Comme la colombe
Et après cela qu'advienne la fin du monde !
Et que commence le déluge !

Ô toi voyageur nocturne dans les lèvres
Et les yeux,
Ô toi mangeur des fruits de la mer
Et des algues des profondeurs.

Emmène-moi vers les ports inconnus
Emmène-moi vers l'anarchie,
Vers l'enfance,
Et prends tout mon patrimoine et la sagesse de la tribu.

Ô toi qui me plantes en soleil
Sur les horizons
Emmène-moi là où tu veux.
Emmène-moi au-delà des limites du temps
Car je n'ai pas de raison avec toi
Ni n'ai de position à prendre,
Qu'avec toi.

Emmène-moi sans hésitation
En Inde ou au Sindh.
Je ne ressens pas la chaleur
Ni ne ressens la froidure
Ni n'ai de valises,
Ni n'ai de papiers,
Ni n'ai de patrie à habiter,
Sauf avec toi.



*Si l'homme appelle à l'égalité
Alors, sois sûr qu'il est atteint
du parfum de la femelle.*

Poésie et prose... pour toi seul

Lorsque j'ai revendiqué mes droits légitimes,
Tu m'as fermé les portes
De tes veines.

L'homme arabe est atteint
De déficience de l'immunité.
C'est pour cela qu'il entre dans le coma
Quand il sent le parfum de la femelle.

Toute la force de l'homme
S'évapore dans les bras d'une femme.

L'homme dit à la femme :
Je t'aime,
Seulement lorsqu'il escalade sa bouche
Puis il oublie ce qu'il a dit dans le voyage de descente.

Sa pensée invente ses frontières
Et il ne cesse pas sa politique expansionniste.

L'homme ne permet pas à la femme
De partager avec lui le gâteau de la liberté
De crainte pour elle de l'indigestion !

Il y a des hommes
Qui considèrent la femme comme une rose
Qui n'a sa place que dans la boutonnière du manteau.

L'homme est de nature colonialiste,
Tyrannique
Et tant que la femme ne se révolte pas
La nuit restera longue.

Par son instinct féodaliste,
Il accapare les récoltes de la femme
Et la propose aux enchères.

La femme est la marchandise
Unique de l'homme.
C'est pour cela qu'il monopolise le marché
Et biffe de l'agenda de sa mémoire
Toutes les femmes
Sauf sa mère.

Le corps de la femme,
Porte une police d'assurance contre la vieillesse,
Mais avec le corps d'homme
les compagnies d'assurance
refusent de traiter.

L'homme de civilisation,
C'est celui qui traite
Le corps de la femme de façon civilisée.

Je ne suis pas complexée par l'homme
Mais j'ai pitié de lui,
Du complexe autoritariste.

Ô toi l'homme, descends du haut de ton orgueil,
Et assieds-toi,
Que nous installions un dialogue loin du boucan du corps.
Tu ne vois dans le miroir de l'univers
Que ta personne.
C'est pour cela que tu as perdu le monde.

Difficile de me traiter
Comme une terre agricole
À l'époque de la réforme agraire
Et de la lutte contre le féodalisme.

Égoïste tu es jusqu'à l'os,
Narcissique tu es jusqu'à l'os,
Et sadique tu es jusqu'à l'os
Toute femme qui t'a connu.
S'est sauvée
Avant d'être atteinte
D'une dépression nerveuse.

Mon père m'a recommandé
De ne pas faire confiance à un homme
Qui tète la mamelle de l'autorité.

Ma mère m'a recommandé
De ne pas respecter un homme
Qui ne respecte pas l'esprit d'une femme.

Ma mère m'a recommandé,
De ne pas avoir de relation
Avec un homme change de peau.



*L'amour est-il un mensonge
que l'homme fabrique
et croit ensuite ?*

Poésie et prose... pour toi seul

L'amour est le jour de fête nationale
De tous les humains.
C'est de lui qu'on lance la mobilisation générale
Et la priorité aux droits sentimentaux.

Je ne m'arrête pas sur les quais de tes yeux
Longtemps,
Car il y a de nombreuses mers
Qui attendent mes navires.

Lorsque le lieu est rempli
Des papillons, de la musique de Clayderman,
Je m'endors sur l'épaule de ton cœur,
Comme un enfant épuisé.

Tous les slogans que tu as brandis
Sont tombés comme les feuilles d'automne,
Excepté le slogan de l'amour.

L'amour est une naissance qui ne se répète pas.
La douleur du travail
Y est plus intense
Que l'affleurement du bourgeon
Et que la douleur de la plaie de la conque.

La lune est sortie nue
De derrière la montagne de neige,
Pour aller à la rencontre d'une étoile,
Qui s'est couverte du châte d'un nuage
Dans un village où naît l'amour
Chaque nuit.

Nos jours sont telles les forêts tropicales.
Elles renouvellent leurs feuilles
Et changent leurs fleurs,
Mais notre amour, toujours, demeure le slogan
Des amoureux.

Viens que nous identifions
La symphonie de notre amour
Sur les flancs des montagnes et des vallées,
Pour que de son saignement,
Nous assemblions les fruits des mélodies.

Si je ne t'aimais pas,
Ce boucan n'aurait pas eu lieu
Dans mon sang.

Si tu n'étais pas anarchique
Tu n'aurais pas provoqué ces tornades
Dans mon cœur.

Si je ne t'aimais pas,
Il n'y aurait pas eu ce brouhaha
Dans ma tête.

Parce que je t'aime,
Je marche en solitaire
Sur les bords de ma blessure
Et dors sur les bras
De mes larmes.

Parce que je t'aime,
La nuit s'allonge dans les yeux du jour
Et le soleil me prépare
Mon café du matin.

Parce que je t'aime,
Ils m'accrochent les potences
Aux portes de la ville.

Parce que tu es un homme unique
Et exceptionnel,
Ils tirent
Avec des balles de mots
Sur toi.

Je ne te jugerai pas parce que tu as pris
Mes lambeaux pour construire une patrie,
Il suffit aux amoureux
Que leurs peines soient des villes pour les oiseaux.

Tu t'abats comme la foudre
Et lorsque tu t'en iras
Je me serai
Déjà transformée en atomes de cendre.

J'ai juré de continuer de t'aimer,
Jusqu'à ce que l'eau sèche
Et que la terre rencontre le ciel.

J'enfourche les étoiles pour arriver jusqu'à toi
Sois donc une aube dans mes cils tremblants
Et ne déserte pas ma gorge.

Je suis telle la daurade qui a aimé
Un oiseau.
S'il vient à elle, il se noie,
Et si elle va vers lui, elle meurt.

Ô toi qui me transformes en quelques secondes,
En un poème,
En une fiole de parfum,
Ô toi qui as découvert ma féminité,
Et m'as inventée
Avant que l'homme ne crée
La chasse, le feu et l'amour,
Après que fut révolu le temps des miracles,
Tu es mon miracle.

Tous les hommes me semblent être
Des mirages dans le mirage,
Sauf un seul homme,
Il est le monde,
A l'aller et au retour.

Ô mal de la douleur jusqu'à l'os,
Me lasserais-tu un peu de temps,
Pour récupérer mon nom,
Mon certificat de naissance
Et la couleur de mes yeux ?
Ô toi qui cours dans mon corps,
Comme la douleur du travail,
Que ta naissance est belle !

La mer a caché ses couleurs
Dans tes yeux
Et démissionné
Pour que tu offres aux gens
Ton mystère.

Je t'écris lumière sur le corps de l'insomnie,
Dans une langue que moi seule connais.
Et je marche en ombre de tes chagrins
Pour t'écrire secrètement sur un nuage
Et lui donner l'alphabet de la pluie.

Je t'écris nuage,
Dans les havres de la vie,
Et tu m'écris larmes,
Dans les yeux de l'ennui.

Ô toi qui navigues dans mes jours,
Reviens, reviens
Vite
Car le monde sans toi est inhabitable
Et nous sommes sans toi des paroles illisibles.

Et si
Tu veillais avec moi dans une petite chambre
Sur la plus haute des montagnes.
Amour et café
Et tant de paroles.

Et si
Tu me gâtais,
Brisais, recollais,
En ton sein.
Et m'appelais la sultane.

Et si
Tu me laissais jouer
Comme un écureuil,
Dans l'étendue terrestre.

Et si
Tu m'emprisonnais des années
Dans ta puissante poigne,
Comme une huître qui passe sa nuit,
En paix.

Et si
Tu me cachais dans les golfes de ta main,
Je te promets que je ne demanderais pas la liberté.

La nuit était un pain brûlé
Que la lune dormant sur l'épaule d'un nuage
Suppliait de partir,
Pour dormir dans le sein de l'aube.

J'épelais la route pour arriver jusqu'à toi
Alors que le soleil était éteint
Et l'horizon obscur.
Que faire à un désir
Qui dort sur la plaie ?
Alors que les rendez-vous ouvrent la plaie du vent,
Pour parvenir à tes yeux.

J'attends du nuage de ta question,
Une pluie
Qui me dise
Comment il dessine
Les fleurs sur ta bouche.

Merci à toi, car tu es le premier des présents,
Matinalement,
Dans les miroirs de mes yeux.
Où qu'ils aillent, la nuit va derrière eux,
Ma douleur s'en dénude,
Pour que je dorme.

La douleur dévore la douleur
Et tes yeux dévorent
Ce qui reste de moi
Et ton visage s'illumine
Dans cette forêt de lumière qu'est ton sourire
Sauve-moi,
Sauve-moi.

Le café a la saveur de ton corps,
Je le savoure avec mon nez.
Et je glane le miel de ma mémoire,
Pour sucrer le café de mes jours.

Monsieur,
Confesse ton amour pour ce nuage pluvieux,
Pour que mes jours verdissent.
Cueille du jardin de la pensée
Une rose au printemps de la vie
Et laisse-moi la vieillesse
Du cœur.

Ô maître de la lumière
J'ai choisi cet endroit,
Et ta voix a la forme des lèvres,
Dans la forêt de la mémoire.

Ô maître des lieux,
Fané est le matin de ce printemps
Sur le lac Léman. ¹
L'âme te suit où que tu ailles
Pendant que tu rassembles ce qui reste de ma patience.

Je lis dans tes yeux,
Le livre de l'obscurité.
Après que tu as migré,
La parole est morte.

L'absence revit
Et l'absence devient
Ton absence.
Prends de la maison ton parfum
Et l'odeur de tes cigarettes,
Ma journée est une nuit que j'éclaire par la peur,
Car, dans l'absence,
Je ressuscite là où est ta place.

Où es-tu donc ô toi l'homme
Que je ne rencontre
Que sous les caféiers.
Et ne vois ton visage
Que dans les marcs de café.

L'affolement t'habite,
Lorsque tu es incapable
D'habiter entre mes bras,
Dans la cité de mon amour,
Tu es en résidence surveillée.
Partout où tu t'enfuis,
T'intercepteront les remparts de mon cœur.

Ô cahier du chagrin,
Aux yeux d'errance
Au visage qui ravit la boussole,
Ô nuage de la longue joie,
Et pluies prochaines du printemps,
Époussette de moi la nostalgie
La tendresse et les questions,
Et écris-moi poème et épis.

J'ai vu ton fantôme en habits blancs,
Déambulant
Dans les recoins de l'âme.
Telle une tribu d'amoureux,
Mon obsession
M'entraîne sur la voie de la folie.
Qui a dit que n'étouffe pas celui qui plonge dans la mer de la folie ?

Dans un petit café
Qui se balance sur l'épaule d'une montagne,
Couronnée de neige,
Je me suis assise seule,
À l'exception de toi.
J'ai demandé ma tasse de café
Que j'ai pris l'habitude de boire avec toi

Et demandé ton visage.
Mais le serveur ne t'a pas ramené à moi.
Mes dix doigts te cherchent
Et refusent de porter la tasse à ma bouche,
En ton absence !

Lorsque je marche dans la lumière,
Mon ombre me suit,
Et lorsque je marche dans l'obscurité
Je suis la lumière de tes yeux.

Tel un matin lumineux,
Tu te reflètes dans ma tasse de café,
Et je ne sais
Si c'est toi que j'ai bu
Ou mon café !

Laisse le parapluie de ta tendresse
Ouvert sur ma tête
Pour me protéger
Des pluies de tristesse
À venir.

À toi toutes les plages de mes jours
Ô toi maître des océans,
Repêche-moi.
Mes arbres sont encore surpeuplés de fruits,
Mes marins prêts à naviguer avec toi,
Vers n'importe quel lieu
Et vers n'importe quelle époque.
Les informations de la météo sont rassurantes.
Après toutes ces années d'attente,
Tu as laissé sur mon port,
Le sel de la mer
Et des navires détruits.

L'attente m'a fatiguée,
Pourquoi ne serai-je donc pas des vents,
Qui voyagent autour de tes navires !
La patience m'a fatiguée,
Pourquoi n'essayerai-je pas d'enfourcher les nuages,
Jusqu'à la dernière de tes orbites !
Le désert m'a fatiguée,
Pourquoi donc n'essayerai-je pas
De dresser ma tante,
Dans la paume de tes mains !

Ton sourire fleurit
Dans le verger de mon jour
Chaque jour avec un nouvel habit.

La mer est mes pieds.
Comment pourrais-je
T'atteindre
Sans me noyer
Et sans que ne devinent ma présence
Les requins ?

Après ton départ,
Notre terre est stérile,
Sans nuage, sans pluie.
Nulle herbe qui pousse sur mon corps,
Nulle lune ne se lève dans mes yeux,

Fatiguée je suis,
Laisse-moi me recroqueviller sur la plage de ta poitrine,
Telle une chatte le jour de sa naissance,

Je monte jusqu'au plus haut degré,
Sur l'échelle de la joie,
Jusqu'à ce que je te rencontre.
Je me gargarise de ton nom
Et poussent des milliers d'herbes
Sur la plage de ma bouche.

Ô toi l'homme qui habites
Toutes les villes,
Et m'habites,
Indique-moi un moyen
Pour ne pas sentir ton odeur.
Indique-moi un moyen
Pour me libérer de tes petites choses.
Ta présence domine l'absence.



*J'ai essayé de crier,
à la face de la laideur,
pour que l'eau de mer
devienne douce
et les villes de sel,
des braises.*

Poésie et prose... pour toi seul

Quand l'obscurité
De la tyrannie se couchera-t-elle ?
Quand le sourire de la vérité
Poindra-t-il ?

Quand le jour des Arabes
Commencera-t-il ?
Et quand se terminera
La nuit des tyrans ?

La liberté
Ne se remplace
Ni ne s'imité.

Nous sommes des peuples
De la tribu des lièvres,
Ah, si nous nous libérions
Un jour,
Nous montrerions alors
Des prodiges au monde.

La liberté est mon parfum particulier
Et un bracelet de cheville en or,
Sur la musique duquel je dors.

Toutes les fois que j'aperçois un oiseau
Chanter,
J'entrevois les visages des mes amis,
Qui s'en sont allés avec le soleil.

Beaucoup de souvenirs,
S'allongent sur le dos,
Causent du boucan
Et égratignent le silence des miroirs.
Je marche derrière ta voix lentement,
Je mesure la distance entre mon visage
Et la réflexion de la lumière
Te voilà,
Dans le ciel lointain.

Ô mon Cœur,
Toi qui es étendu,
Tel un mort sur une planche,
J'ai tressé tes palmiers de mes mains
Et tu fus pleuré
par
Les branches des dattes.

Ne demande pas où je suis,
Car l'angoisse est mon lieu
Permanent de résidence.
Je suis perdue dans un monde fou,
Suspendue aux paupières des nuages fuyants
Et à la queue de la pluie mélancolique,
M'explique le langage de l'éclair et de la foudre.

Perdue je suis dans la terre de la désolation.
J'enjambe un monde brûlé par l'envie
Et je déploie le tapis de la poésie
Pour dormir.

Je marche sur la passerelle des larmes,
Pour atteindre les rives de la douleur.

Je ne juge guère les jours,
Car l'Histoire me tombe dans les mains
Comme tombent les fruits.

Ma gorge s'est rouillée,
Les larmes dans mes yeux se sont rouillées.
Je hurle dans la demeure de la nuit
Et de l'angoisse
Et la route est assiégée par la folie.

Si la façade de la maison est égratignée
Demain tu dessineras un autre visage,
Mais si le cœur
Est égratigné,
D'où viendrais-tu d'un autre cœur ?

Voyageuse dans les cités du ciment
Et de la poussière,
Ni soleil, ni lune,
Ni toi.

Ma douleur est comme la mer,
Dont la mer répète les vagues
Une vague,
Après l'autre.

J'ai appris du chagrin
L'art de pleurer,
Mais il voudrait passer
À la deuxième leçon
Pour m'apprendre l'art de la mort !

L'amour fou m'aspire,
Comme le sein d'une mère
Dans la bouche d'un enfant affamé.
Et je t'attends comme un enfant dans l'obscurité de l'utérus
Attend la lumière.

Le désir s'est assoupi sur mon oreiller,
En attendant que tu viennes ;
Tu as beaucoup tardé,
Puis le rêve est arrivé à ta place.
J'ai pleuré,
Non pour pleurer
Mais pour laver tes empreintes
De mes yeux.

Je désire mon désir pour toi
Et deviens agriculteur
Dans les vergers de la nuit et du jour.
Je moissonne d'entre mes jours avec toi
Un souvenir qui éteint le désir.

J'égoutte ma douleur
Et bois l'impossible,
J'ai la lune pour demeure,
Et la nuit est longue,
Longue.

Le désir baille sous les paupières
De la parole.
Et si tu faisais de ton amour
La plus belle conclusion ?

Dans mon âme,
Des cicatrices de tristesse
Et dans mon cœur une odeur
De moisi !

Longtemps mon ciel a connu la pluie,
Qui m'a arrosée d'une touche de folie ;
Mon sourire est le résidu d'un incendie ;
Il a manqué la lampe,
Et perdu la route.

Errance est cette vie
Entre une mort et une mort,
Qui vient des décombres des villes ;
Comment te retrouver dans ces ruines ?
Alors que le cœur se vêt du feu de la parole.

Ô toi l'homme qui sors
Des fissures de ma pensée
Comme un oranger.
J'ai peur, désormais, de sortir
Seule,
Pour ne pas être suspendue
Aux cordes de mes larmes.

Mes jours, après toi, ne prospèrent pas ;
Mon histoire après toi,
Est une non-histoire.
Ma vie,
Sans couleur, ni saveur, ni odeur,
Réduit tes apparitions sur l'écran
De ma mémoire.

La mémoire a des griffes
Qui lacèrent le cœur.
J'ai pleuré de nostalgie,
Et le ciel a souri.

Comme une brise déçue
Je te cherche.
Quand ton visage pleuvra-t-il ?
Que je triomphe par lui de l'obscurité
Et découvre les secrets de l'existence.
Je continue à me dresser dans la soirée de la tristesse,

Je t'attends.
Et ceux qui fêtent ma peur m'encerclent,
Qui mènent mon navire vers l'inconnu !

L'éclair brille dans les yeux de l'hiver,
Le sommeil s'est envolé
Et les venelles sont plus étroites que les calèches de ma tristesse.
Les jours sont gros de silence,
L'intérieur des heures se tord d'une douleur
Qui ne permet pas à une larme de vagabonder.
L'œil n'en peut plus de pleurer,
Les psalmodies de la peur fusent.

Dans le livre de la vie,
Nul annonciateur de bonne nouvelle
Qui dissipe l'ennui
Et efface la blessure de la gorge
Nul annonciateur de bonne nouvelle
Nul annonciateur de bonne nouvelle !

Je voudrais créer un temps
Non comme mes jours identiques
Telles les dents d'un peigne,
Car je déteste les jours
Qui n'ont pas de couleur
Qui ne grandissent
Ni ne meurent.

Je voudrais des jours
Qui ne ressemblent pas aux jours.
Déchainés comme les vagues de la mer,
Hauts comme les mats des bateaux,
Qui aient un peu du rythme de la pluie
Qui aient un peu de la lumière de la lune
Qui aient un peu de la tristesse des yeux de mon aimée,
Qui aient un peu de la douleur du travail.

Je voudrais te bâtir avec les mots
Un royaume sans frontières,
Dont l'Histoire n'a jamais connu de pareil.
Le soleil rentre chez moi quand tu rentres
Et le printemps s'en va quand tu t'en vas.

Je voudrais voyager loin
Jusqu'aux frontières de l'impossible
Pour t'inventer une langue
Aux couleurs de l'arc-en-ciel
Qui assimile mon amour
Et t'exprime ma nostalgie.

Je voudrais démissionner du royaume de la poussière,
Plonger dans la mer,
Et voler dans le ciel,
Pour te construire un trône
Avec les plumes des oiseaux
Et les perles des huitres.

Je voudrais écrire des paroles,
Qui ressemblent aux rêves.
Je voudrais récuser le dictionnaire
Et créer une langue qui ne ressemble pas
Aux paroles.

Je voudrais démissionner de mon hier,
Démissionner de mon jour
Et tailler pour mon lendemain un habit
Qu'aucune femme autre que moi n'a porté
Pour te retrouver dans le sein du ciel.

Je voudrais écrire la décision
Et composer le monde avec des mots,
Comme l'enfant joue avec le sable marin,
Pour que la femme soit la maîtresse des lunes.



*J'écris sur les blessures
de la langue,
à l'encre de la nuit qui veille
avec les amoureux.*

Poésie et prose... pour toi seul

Ta demeure est sur les rives de l'esprit
Et ma demeure, ce sont des vergers de poésie.
Mon âme erre,
Entre ta sagesse et ma folie.
Et se déchirent, dans les miroirs
De mes yeux, les images.

Un mot au-dessus de l'eau de la parole
Flotte
De l'or qui approche
Et un pied-nu

Par un jour lumineux,
Comme le visage de mon aimé,
Vient la poésie puis s'en va,
Comme si elle avait enfourché le coursier de la folie.

Ô toi,
L'absent...
Présent en nous,
Les oiseaux de notre jardin font une grève
De parole,
Les arbres portent les habits
Du deuil,
La joie a décidé de sortir
Par la porte de derrière
Et nous laisser, comme des orphelins
Te cherchant.

Elle est sortie de la maison à la hâte,
Fuyant la mort,
Son lieu de rendez-vous avec elle,
Au début de l'avenue.

Je ne comprends pas la langue dans laquelle tu me parles
Quand tu t'emportes,
Mais lorsque tu te tais,
Je te lis
Dans toutes les langues.

Le silence de tes yeux
Est meurtrier et victime
Et la lune dessine le chemin
Du soleil dans le voyage
Du coucher.
Et tes pas mêlent sa larme
Aux murs du temps.

Je m'envole sous la terreur de tes serres.
Comme l'outarde,
Je suis le départ.
Les brises du printemps sont mon lieu
Et la mort ne se défie pas.

Dans le bavardage, je n'entends rien
Mais entends, dans le silence, tous les mots.
Je n'aime pas l'homme bavard,
Car lorsque tu es coi,
Je n'ai nul besoin de traducteur !

Le silence est le radar
Par lequel je mesure
L'étendue de ton désir.

Les larmes,
C'est le langage de la douleur ;
Nulle université
Qui remette des certificats à ceux qui excellent dans ce langage.

L'exil dans ses yeux,
M'a appris la parole.

Le silence
Est le seul langage
Reconnu à l'international.
Dis-moi :
Qui es-tu ?
Ô homme qui t'habilles de ma langue
Et m'assièges entre les mots
Et me suspends entre la parole et le silence.

D'où viens-tu ?
Es-tu un nuage d'été ?
Ou un tourbillon de poussière ?
Comment te traduire ?
Ô langue,
Qui m'a volé les langues.

Elle ne ressent la beauté des jours,
Que lorsque ceux-ci s'en vont...
Et si elle se balance entre lumière et lumière...

Se lève le soleil...
Et sonnent ses cloches
De tristesse pour la terre.
Et la poussière de ceinturer
Les tours de la ville.

La séparation plante les pieux de sa tente
Et moi nue, avec pour seul habit la tunique
Du désir.

Je resterai seule à affronter
L'armée de l'ennui et de l'oisiveté
Et de la mort et du silence.

J'aime cette montagne,
Qui rassemble nos jours.
Combien de fois n'avons-nous pas hurlé dans ses vallons,
Combien de fois n'avons-nous pas accroché sur son flanc
nos visions !
Que ne renferme-t-il pas de secrets en son sein
Et que de questions sur notre devenir.
J'aime cette montagne silencieuse,
Qui explose de cris.

La neige écrit l'histoire de la montagne.
S'évapore le temps
Et la larme
Est maîtresse du moment.

Le pied de la lune
Caresse les orangers.
Les fleurs en sont jalouses
Et commencent leurs murmures.
La lumière fuse de la nuque d'un rocher
Qui se reflète sur la face du lac.

Le croissant de lune s'incline,
Dans l'ombre des branches,
Puis un oranger me prend dans son sein,
Tandis que les nuages pourchassent la lumière
Et me pourchassent.

Ô mon amour,
Ô lune proche,
Y a-t-il en ce monde quelqu'un qui réponde ?

Ô première parole
Et dernière parole,
Tu es dans ma vie
La lumière et l'obscurité,
Et les autres
Une écume qui passe entre les décombres.

Ô premier supplice,
Ô dernier supplice,
Un chemin comme le vent
Et un chemin comme l'hiver,
La nostalgie des confidences,
Le désir de l'âme,
La passion de l'absence,
Et le chemin de la misère
Dans ta terre désolée.

La solitude est le plafond de la prison
Et ma chambre est suspendue entre ciel et terre.
Mon cœur est sans mur
Et l'aube est une flèche
Qui transperce l'âme de la nuit.
Et te voilà te profilant, ô mon prince,
D'entre les fentes du tissu de la nuit.

Je n'arrive pas à croire
que je te vois,
Je marche entre la lumière et l'obscurité,
J'étreins le spectre,
Puis me jette.

Les étoiles s'adosent
Sur la poitrine d'une lune,
Qui les garde,
En attendant l'aube.
Fais de mon cœur une lune
Sur laquelle tu t'adoses jusqu'à
La naissance de l'aube.

Disperse-toi sous ma peau,
Tel un champ de blé,
Car la surface de mon cœur
Est plus petite que les déserts de ma tristesse.
La confiance entre nous est un point commun

Et tu es loin,
Comme si une partie de moi abandonne une autre partie.
Le vide entoure la maison,
La nuit vêtue de pluie
Et le vent déploie
Les voiles du voyage.

Quand lirai-je les feuilles de ton temps,
Ô toi mon prince habitant
Dans les villes de l'attente ?
La pluie, la pluie
Qui joue une musique sur la tristesse des palmiers,
Difficile pour les feuilles du temps
De la remplir

Mes doigts sont en cire,
Ma langue en céramique
Et le jour a éteint son soleil
Pour pénétrer, comme le poignard, dans le cœur de la nuit.
Je le regarde, mais il ne me voit pas,
Je brille mais il ne me voit pas.
La cire a fondu
Et la langue s'est brisée.

S'envolent les feuilles
Du temps
Tandis que je marche seule,
Avec mes idées.

Ton absence m'a légué le silence.
Restitue-moi l'équilibre de mon âme.

Ma tristesse
Est une vie de pleurs
Qui s'étend entre la terre et le ciel
Portant prières,
Et suppliques

Et le désespoir
A enfourché la selle du cœur.
N'est-il pas temps que ce sadique
Mette pied à terre ?

La hauteur des arbres
A son ombre brisée
Attend que le soleil paresseux
Se débarrasse de sa robe
Rose.
Après un long sommeil
Dans le sein de la nuit,
Et la main de la terre
Est en quête
D'un jardin de roses.

Le nuage récupère
L'eau du ciel
Et la terre incline
Sa tête à la pluie.

Poésie et prose... pour toi seul

*Aussi longtemps que migrent
les oiseaux,
ils finissent par se poser
sur l'arbre de la maternité.*

Poésie et prose... pour toi seul

La mère laboure la terre
Et la cultive
Pour que les récoltes reviennent
À une autre femme.

La mère est un incendie
Permanent.
Et le père,
Une braise sous la cendre.

Le grand nuage,
Aux yeux de ma fille,
Une larme qui a quitté l'âme
Sans arriver au port
De la douleur,
Tentative impossible,
Pour parvenir au port de la douleur.
Une tentative d'enterrer sa peine,
Dans la lumière de ma maternité.

Comme il est innocent,
Cet enfant
Qui ne croit qu'en le sein
De sa mère,

Ton sourire m'a tendu
La main,
Tandis qu'un nuage flirte
Avec la face du soleil,
Telle une mère dévouée à son enfant,
Qui a éveillé l'instant dans mon cœur.

Lorsque je t'ai porté dans mon ventre,
Des années,
Et dans mes pensées des années,
Je croyais que tu allais m'emmener
Au paradis,
Mais tu m'as fait entrer en enfer.

Le désir me déchire
Et me projette dans une douleur
Plus vaste qu'un désert.
Et dans tes yeux je vois mon père,
Une deuxième fois.

Si tu connais,
Une femme qui t'aime
Plus que moi,
Alors montre-la moi
Pour que je lui donne un certificat d'excellence
Et me suicide.

La nuit est mes feuilles
Et les espérances mes plumes.
Étrangère comme la terre
Je suis,
Fuyant avec la lumière de mes rêves.

Je rassemble mes erreurs,
Non pour me culpabiliser
Mais pour les disperser dans le ciel,
Qu'elles puissent éclairer mon chemin.

Comme un enfant qui a perdu sa route,
Je cherche dans la mémoire du temps
Un voleur
Qui a volé mon ombrelle
Et s'en est allé.

J'inspecte la neige blanche,
Dans mes cheveux,
Et allume la lumière des lampes
Et ouvre les fenêtres de la vie
Pour qu'elles éclairent.
Mais elles se sauvent vers l'obscurité,
Comme une plaie ouverte
Cherchant un médecin.

À chaque naissance du croissant de lune,
Dans le cœur du ciel,
J'étais certaine que j'allais grandir d'un mois
Et me jeter au fond de ton cœur à jamais.

Ô toi l'enfant qui étais
Moi.
Avance,
Un visage étranger que toi.
Entre toi et moi,
Des montagnes et des plaines
Et une terre qui défait les saisons.
Ô toi l'enfant,
Avance,
Je n'ai rien à dire.

La bédouine qui habite
Dans le désert de mon âme
Ne sait pas
Où elle va planter sa tente !

Du sang du coucher,
Se lève la nuit comme l'encre
Qui explique aux étoiles
L'état des amoureux
Et la chimie de l'amour.

Perdue je suis,
De toi à toi
Comment
Me soustraire à mes doutes et mes certitudes ?

S'il te plaît, tue-moi calmement
Et tout doucement.

La douleur est un air unique
Sur les cordes de l'âme.
Et la joie une symphonie qui se joue en chœur.

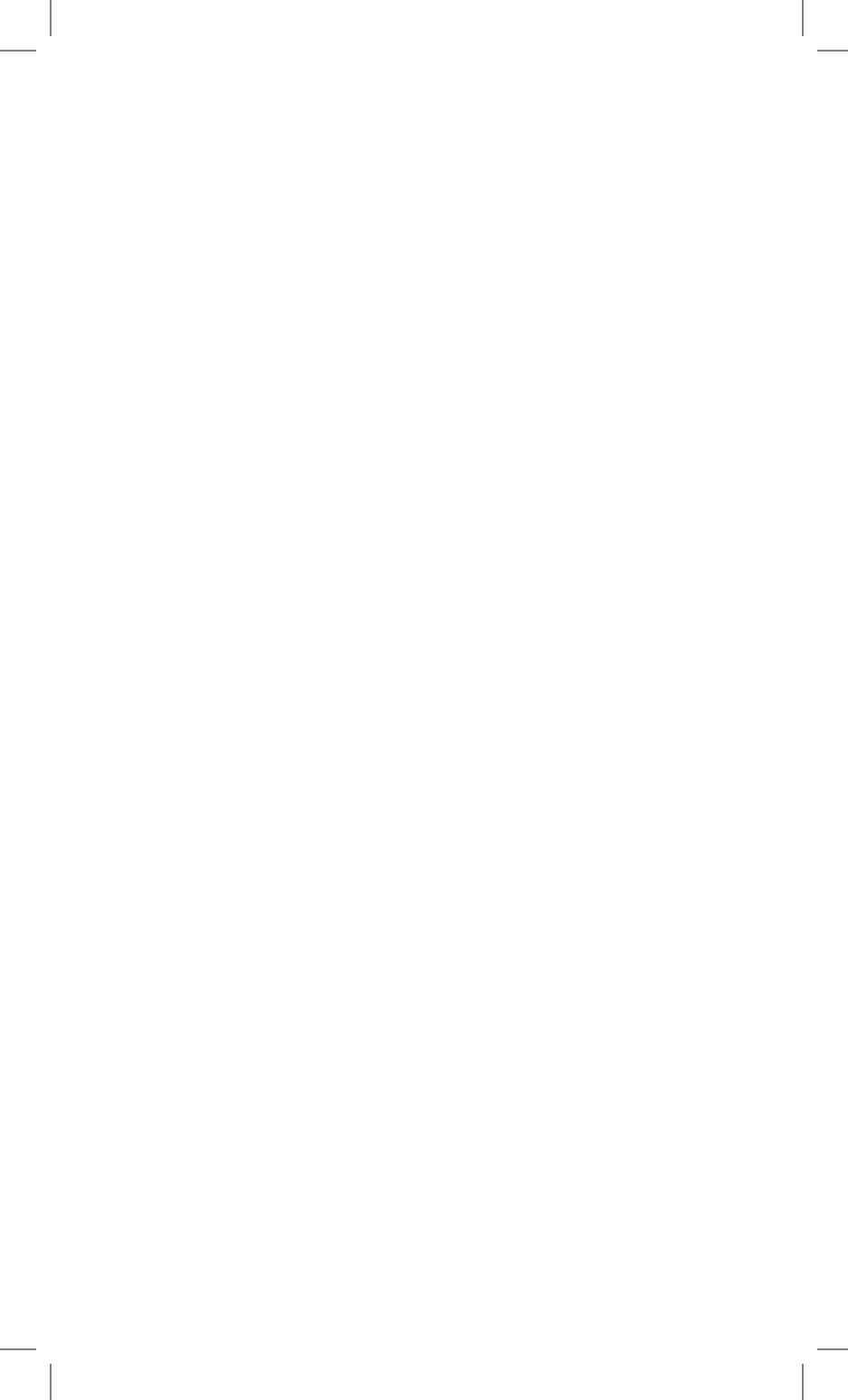
C'est une femme
Dont les étoiles sont jalouses,
Car elle s'adosse sur les épaules
De l'astre lumineux.

Si tu n'étais pas un enfant,
Tu n'aurais pas crevé la pupille
De mon œil.

Moi et ma peur,
Et l'étoile du matin,
Dressée sur le seuil de l'aube,
Nous tremblons.
La nuit est un châle de dentelle
Sur les épaules du jour
Et moi j'attends
Que mon prince
Apparaisse !

Ma main a migré
Entre tes mains,
Pour rassembler les souvenirs.

Comment puis-je discipliner
Un homme
Que sa mère n'a pas battu ?



*La femme mange son blé
d'une seule terre
et l'homme disperse sa semence
sur toutes les terres
qu'il traverse.*

Poésie et prose... pour toi seul

La femme aime,
Alors elle nage contre le courant
Et l'homme l'attend
Sur la rive,
En fumant sa cigarette.

Le corps de la femme demeure
Un secret,
Jusqu'à ce que l'homme porte un ticket valide
Pour en franchir les portes.

Le corps de la femme est un livre,
Et, parmi les hommes,
Des illettrés qui ne connaissent pas les lettres
De l'alphabet.

Un déluge
Un déluge
Mes feuilles ne leur suffisent pas.
Les crayons des arbres,
Ni l'encre des mers.
Prêtez-moi des vies,
Que je les offre avec ma vie
À l'être unique enraciné dans mon être.

Lavés sont mes jours,
À l'eau du chagrin,
Saouls jusqu'à l'ivresse.
Ô homme de l'impossible,
Je rassemble mes pleurs dans les nuits
De l'amour
Et te cherche dans la mémoire
Du temps.

Là j'attends,
Je n'accomplis rien,
Sauf t'écrire.
Là j'attends,
Je ne fais rien,
Sauf te lire.
Là j'attends,
Je ne fabrique rien,
Sauf te dessiner,
Sur la surface de la neige,
Là, dans le café si petit
Si lointain,
Je ne fais rien,
Sinon lire dans le marc à café,
Qui me dit le goût de tes lèvres.

Laisse-moi me condenser en ton sein.
Entre réalité et rêve,
Je me mets en boule comme une chatte effrayée,
Qui dort entre les oreillers et le lit.

Mon cœur est un jardin
Aux portes fermées.
L'attente m'a fatiguée,
J'ai beaucoup parlé.
J'ai balisé le chemin pour tes pieds.
Le sommeil suspendu au plafond de ma chambre,
Commence à disparaître.

Ô homme,
Pourquoi prends-tu le temps avec toi ?
Ô toi qui es aussi calme qu'huile d'eau
Réduis tes randonnées
Dans les nuits de ma tristesse.

Je ne veux pas entendre
Tomber quoi que ce soit
Des nerfs de la plume.
Ma voix est sans écho,
Une pulsation sensible dans le vide de l'encre.
L'encrier hurle d'ennui ;
Il respire comme un poisson mort.

Le jour accourt pour sortir
Si seulement la nuit revenait
À son commencement !
Ce ciel ne supporte
Qu'un nuage
Qu'arrivera-t-il dans l'obscurité.

Ô femme de l'impossible,
Ô toi qui es surpeuplée de poésie,
Bondée d'amour et de folie
Et hantée par la voix de Fayrouz.

Ô toi qui déambules dans la mémoire
Des pauvres
Et qui se loge dans les yeux des enfants,
Que demandes-tu ?

L'homme, Ma Dame, excelle dans le jeu
Des miroirs
Et la femme excelle dans la spontanéité
Du dialogue.
L'homme utilise le langage féodal
Et la femme utilise le langage de la tolérance.

Ni les dictionnaires avec leur alphabet,
Ni les langues avec leur vocabulaire
Ne peuvent ramener les oiseaux dans ma langue,
(Sauf) bonjour, ô ma princesse.

J'ai voyagé et voyagé,
Sur les vagues de la mer,
Traversé les mers rouges,
Blanches et noires,
Tous les mètres de la poésie,
Et les ailes de la prose,
Et enfourché les nuages
Pour te retrouver.
Et découvert que je tournais dans
Ton orbite.

Un brouhaha dans mon sang
Me prévient
Et la rapidité du rythme de mon cœur
Me prévient,
Que tes chevaux sont entrés dans ma ville
Et ont franchi les centres de la résistance.

Béni tu es Ô Aba-Moubâarak,
L'aube sourd dans tes yeux
En fleuve de tendresse
Où se rassemblent les sources,
Et un faisceau secret de lumière,
Dans l'obscurité des jours,
Il caresse mon cœur

Je tremble comme un enfant mouillé par l'amour
C'est alors que s'illuminent les jours abandonnés
Et verdissent les arbres

Et vient le monde,
Et s'installe au sein de mes mains.

La feuille dit à la rosée :
Doucement,
Lis-moi mot à mot,
La feuille dit au vent :
Doucement, ne chasse pas la rosée,
Car je bois la vie de sa bouche.
Et tombent les larmes du nuage sur la terre,
Non pour l'abreuver
Mais pour secouer la terre sous les pieds des arbres.
Et un autre nuage qui rassemble l'eau du ciel
Et la terre qui incline la tête devant la pluie.

Viens avec moi,
Apprends-moi
Et je t'apprends.
Suis-moi
Et je te suis,
Pour que nous combattions les mythes.
Viens avec moi,
Pour que nous peuplions une île,
Dont la pierre serait de l'or de la parole,
Et ses arbres de l'or de l'amour,
Nous y accorderions l'asile politique.
Aux porteurs du visa de l'amour.

Ô nuit dressée,
Dans la bouche de l'aube,
Pars.
Car je suis prête pour une aube nouvelle.
Je lui apprends comment me contrarier
Et verser la joie dans mon âme,
Une aube que j'entraînerai à ma folie
Et insufflerai dans son âme
Une aube autre.
Mais les jours tombent dans mon sein
Comme les feuilles d'automne.
Dans chaque feuille un soleil s'est éteint
Et un enfant s'est absenté.

Dans mon voyage avec la tristesse,
Je découvre en moi
Des continents, des galaxies, des cieux,
Du sable et des mers.

Je m'interroge :
Dois-je sortir de toi ?
Ou entrer en toi ?
Et ne trouve pas de mémoire à la parole !

Je ferai mes ablutions avec la tristesse
Et commencerai un matin lumineux,
Comme la face des miroirs.
Je laverai mes mots avec du sel
Et porterai les robes des arbres.

Tes dix doigts,
Des bougies qui éclairent ma chambre,
Un soir à la couleur de l'orange
Une joie devant la tombée de la nuit,
Et ton visage qui coule
De bonheur,
Sur l'épaule de la nuit
Qui tombe sur le flanc de la montagne.
Il ne s'agit que d'une simple belle soirée.
Le temps m'a consumée.
Je vais dormir,
Pour laisser la lune
Veiller avec toi.

Je lis le cahier de la pluie,
Connaîtrait-il les arbres ?
Et l'eau embrasserait-elle le visage des fruits ?
Pluie,
Pluie,
Pluie
Et notre vie est un vide étendu,
Que combrent les trous.

Il dit : ces images
Sont telles qu'elles étaient dans les premières années de la vie.
La fuite vers elles est un mirage
Et les chemins qui y mènent semés de tristesse.

Triste matinée

Ô blessures enterrées dans le fond des tréfonds,

J'ai rassemblé les rayons du soleil,

Et fermé le jardin du cœur,

Et je t'ai trouvé avec moi.

J'ai souhaité que le jour soit nuit

Pour faire mes ablutions avec la lumière de ton visage

J'ai souhaité qu'il se transforme en nuit

Que je m'abrite dans la chaleur de ton sein

Matinée d'amour

Ô étoile qui viens de lointaines époques,

Dis-moi :

Qui a donné à ses yeux le droit

D'être le centre de gravité de la terre ?

D'où naît l'arbre du cœur ?

Alors que tes yeux sont le centre de la terre,

Et le désir le vaisseau du matin.

Le ciel peigne ses cheveux noirs,
Tandis qu'un grand nuage
Parle aux arbres
Et lance des cailloux sur la rivière.
Le nuage se dénude, au milieu des champs,
En attendant la pluie.
Ô temps aux couleurs des rendez-vous
Daigne m'accorder
Un ticket de voyage.

Je t'attends,
Sous le toit de la nuit,
Je porterai pour toi un tissu,
D'étoiles et de planètes.
Est-ce là une idée stupide
Que je brode le ciel avec ma robe !
As-tu une autre méthode
Pour surmonter l'angoisse de la longue nuit ?
Et mes désirs nus,
Pendant que tu es derrière la nuit,
Dans l'autre monde ?

À chaque fois que je m'assoupis,
La réalité se heurte au rêve,
Et ton image de tomber
Du ciel,
Entre les étoiles et les planètes
Et l'encre argentée de se déverser
Sur mon visage.
N'interromps pas le rêve
Et ne change pas la réalité,
Car l'attente est pénible.
La nuit épluche le jour,
Tandis que moi je vole entre les particules de pluie,
En quête de la joie de mon cœur
Dessinée sur ton visage.

Je t'aime parce que
Tu as donné à mon univers
Un sens et une finalité
Et à ma pensée, une dimension
Et tu m'as donné les clés des royaumes.

Je t'aime parce que
Tu as fait jaillir les sources de ma féminité
Et posé ta main pleine de tendresse
Sur la cendre de mon cœur,
Et il s'est transformé en papillon multicolore.
Et en arc-en-ciel.
Je te remercie parce que
Tu m'as sortie du tunnel de l'orphelinat
Vers la lumière de l'amour.

Je te remercie
Parce qu'avec toi je me suis découverte.
Car, avant toi, l'amour était une hypothèse,
Et ma féminité une hypothèse,
Je te remercie, ô mon père, mon maître et mon amour,
Personne n'a plongé dans mes profondeurs,
Pour savoir qui je suis,
Sauf toi.

Le café,
Adossé au mur du souvenir,
Lui manquons-nous ?
Les tasses attendent depuis longtemps
Tant, dans leurs corps, circule
Le tremblement de nos mains.
Serais-je poussière
Et mon coursier un vent
Qui a perdu la route
Et ma blessure une plaie ouverte ?

Je balance entre ta civilisation
Et ma jāhiliya.
Et ne sais comment être
Avec tes lèvres.
Dois-je les aborder
Avec, dans mes mains, un épi de blé ?
Ou dois-je les aborder
Avec, dans mes mains, une boîte d'allumettes ?

Dois-je me punir,
Parce que je t'aime,
Ou dois-je me punir,
Parce que je ne me suis pas complètement consacrée
À recueillir la musique
Des jardins de ta voix ?

Dois-je me punir
Pour ma lucidité ?
Ou dois-je me féliciter
Du bienfait de la folie ?

Dans mon enfance,
Je vois mon père cueillant une rose
Du jardin de la maison
Et je sens qu'il cueille
Le sourire de ma mère.



*Toute occupation intervient
en dehors de la raison
et agit sans logique.
Eux défendent leurs intérêts
par les armes
et nous, nous défendons
nos patries par la plume.*

Poésie et prose... pour toi seul

Je suis une femme qui a professé
la liberté
Dans des pays où l'on sent
Que le ciel est devenu
Plus étroit,
Que l'air est devenu
Pollué,
Que les arbres verts sont devenus
Moins nombreux.

Je voudrais éprouver la liberté de mes doigts
Quand ils bougent sur la feuille,
Nuit et jour.

Dans les patries bétonnières,
Ce n'est pas la langue qui est à l'étroit,
C'est la surface de liberté
Qui est à l'étroit.
Au point que l'écriture relève de l'impossible,
Rendant la création d'un trou dans le mur de béton
Une chose nécessaire
Car l'écriture est nécessaire
Comme l'éducation, la santé et l'armement pour défendre la patrie.

Une forêt de désespoir et de frustration
Je suis.
J'ai ramené à ma patrie un bouquet
De joie.
On me l'a retourné en cri
Et en obscurité.
Comment construire un avenir
Des miettes de la parole ?

Nous sommes les peuples des nécropoles
Idéales.
Nous mettons les artistes sur la liste de la mort
Pour les honorer.

La douleur palestinienne
A un cœur qui ne bat
Que lorsqu'il saigne
Et dans ses cellules se cache
La liberté.
N'y a-t-il pas de place dans l'utérus de ce monde
Pour les hommes libres ?

Je le dessine lumière pour qu'il casse la nuit du temps
Et le voilà qui vient à moi vêtu
Du manteau de l'ambiguïté
Et qu'expliquent des mots qui se baladent entre ses lèvres,
Alors que ses yeux clignent ses secrets,
Il est une blessure dans le cœur du monde,
Il est le rêve et la blessure,
Il est l'Arabe qui attend l'Histoire
Accroché aux queues de l'avenir.



*La mort est le point,
à la fin de la ligne.*

Poésie et prose... pour toi seul

À la fin de la vie,
La porte a frappé aux portes
Et fermé le livre,
Et ce fut la fin,
Et moi de sous la poussière
Je murmure :
Ceci est le voyage du commencement.

Ils sont partis
Ceux qui devaient partir
Et mes rêves d'entrer
Dans les fissures de l'obscurité,
Tirant une charrette de cendres.

Une montagne blanche,
Une lune argentée
Et mon amour qui baigne dans sa lumière
Et tombe dans mon sein
Sous forme de délicieuses dattes.
Je rejoins mon minaret,
Dans un habit blanc
Et une lampe tremblante,
Qui frappe à la porte du vent.
Je suis nostalgique de l'exil lointain,
Vers toi où que tu sois,
Et à travers les distances.

Je vois un spectre qui dit :
Retourne d'où tu viens,
Les jours ne font que commencer
Et le chemin fleurit de petits-enfants,
Tu as abusé de la douleur
Et endolori le cœur du ciel
Retourne
Toutes les maisons pleurent,
Et mes larmes effacent le chagrin
Retourne
Ô icône de la maison,
Après toi, les enfants ne sont
Que des spectres.
Et le lieu n'est que vide
Dans le vide.

Je suis à ma place
Et la symphonie du parfum qui tombe
De la forêt de la mémoire
Me déchire,
Me colle,
Me porte vers le haut,
Me pose sur un nuage violet
Et, là où je suis,
J'observe la symphonie de la mort
Dans ses sacs
Et ressacs.

Lorsque la vie devient un linceul
Qui emballe nos rêves,
La mort devient notre amie
Que nous cherchons dans tous les recoins.
Lorsque nos rêves
Sont comme la poussière voyageuse
D'un désert à l'autre
Le monde
N'a plus de sens.
Lorsque se tarissent les puits des espérances,
Nous devenons des arbres morts
Qui méritent d'être brûlés.
Lorsque le désespoir habite nos esprits,
Les visions deviennent un mirage
Inatteignable.

La mort se vêt alors
De son manteau noir
Et me vient visiter,
M'entourant de partout
Et conclut l'accord de paix
Afin d'occire toute fleur qui pousse dans mon jardin
Et assassiner tout oiseau
Qui chante dans mon âme triste.

Me voilà l'accueillant,
Ne me rappelant plus le nombre de fois
Où elle m'a honorée de sa visite,
Car je suis un chiffre
D'entre les chiffres,
Par lesquels elle passe.

À chaque fois qu'elle vient,
Elle hésite sur la manière avec laquelle
Elle va me torturer
Et sur le genre d'arme
Qu'elle pointera sur ma poitrine
Et la quantité de poison
Qu'elle va me donner !

Je te vois belle,
Ô mort,
Lorsque tu viens
Pour me prendre avec toi.
Mais je te trouve laide
Jusqu'à la mort
Quand tu oses mettre la main sur mon verger.

Ma nuit est amoureuse
Comme un enfant qui dessine sur le mur
Ses premiers mots.

Ma nuit est narcissique.
Elle jalouse la lune et les étoiles.
Ma nuit rivalise avec ma nuit.
La nuit coule dans mes yeux
Et toi tu me connais mieux que moi-même.
Ton souvenir est plus proche de moi que moi-même.
Ton souffle me brûle
Quand tu es loin de moi
Moi dans ma chambre,
Lisant le livre de ton visage.
Toi in absentia
Loin de moi.

Approche ô nuit
Et habite dans le tombeau de ma poitrine
Étroite.
Et dessine sur le cahier du ciel
Mon ombre et l'ombre de mon amour
Monte sur le matin
De ma douleur,
Et soulève de moi le poids de la mort.
Étrangère dans ma patrie,
Cherchant mon prince !

Le parfum s'est évaporé
De la fiole de mon jour.
Et la journée continue
De rassembler le tissu de la nuit.
Et la nuit de bailler,
Derrière la montagne.
Cruelles sont les nuits du nord,
Et les arbres sont nus,
À l'exception d'un voile blanc.
Et les nuages de se condenser
Sous mes paupières.
L'obscurité est une plaie ouverte
Qui disperse mes feuilles.

Ma mémoire marche
Sur ses pieds te suivant.
Chacun de nous lit dans l'autre.
Ma perplexité est perplexe.
Mon dernier jour serait-ce
La nuit ?
Ma dernière nuit serait-ce
Le jour ?
La douleur compose le temps.
L'angoisse est le maître des lieux.
Et l'amour s'assied
Sur le bord du lit
Cherchant ses jours passés !

Poésie et prose... pour toi seul

Lis les textes encore une fois
Pour assimiler ma tristesse.



Table des matières

Poésie et prose... pour toi seul.....	15
Si l'homme appelle à l'égalité alors, sois sûr qu'il est atteint du parfum de la femelle.....	37
L'amour est-il un mensonge que l'homme fabrique et croit ensuite ?	47
J'ai essayé de crier, à la face de la laideur, pour que l'eau de mer devienne douce et les villes de sel, des braises.....	77
J'écris sur les blessures de la langue, à l'encre de la nuit qui veille avec les amoureux.....	97
Aussi longtemps que migrent les oiseaux, ils finissent par se poser sur l'arbre de la maternité.....	119
La femme mange son blé d'une seule terre et l'homme disperse sa semence sur toutes les terres qu'il traverse.....	133
Toute occupation intervient en dehors de la raison et agit sans logique. Eux défendent leurs intérêts par les armes et nous, nous défendons nos patries par la plume.....	165
La mort est le point, à la fin de la ligne.....	173





Dr. SOUAD M. AL-SABAH
Poésie et prose...
pour toi seul
POÈMES

Le Dr. Souad M. Al-Sabah est une économiste, militante pour les droits des femmes, poétesse et femme de lettres. Née en 1942 au sein de la famille régnante de son pays, elle est, en tant que femme, une pionnière dans de nombreux domaines et consacre son temps et ses talents au service de sa patrie, le Koweït.

Si ses essais universitaires sont écrits en anglais, sa poésie, au souffle intarissable, est conçue dans un arabe moderne, dans une verve romantique à la fois familiale et féministe, que ponctuent des intermèdes politiques audacieux.

Ses recueils poétiques voyagent à travers le monde.



18 €



www.erickbonnier-editions.com